

Le vieillard se frappa le front en paraissant réfléchir.

— Je me rappelle, ajouta-t-il bientôt ; c'était un grand nom de la Cité... c'était un nom bien connu... Dun... Dunbar... Dunbar.

— Mais, mon père, c'était ce même nom que je vous demandais il y a une demi-heure.

— Je ne me souviens pas de vous avoir entendu me demander rien de semblable, répondit le vieillard avec aigreur ; mais je sais que le portrait qui est sur ce chevalet est celui du fils unique de M. Dunbar.

M. Kerstall, le jeune, regarda Laure Jocelyn, s'attendant complètement à voir son visage rayonner d'aise ; mais, à sa grande surprise, elle paraissait plus que jamais trompée dans son attente.

— La mémoire de votre pauvre père le trompe, dit-elle à voix basse. Ce n'est pas le portrait de mon père.

— Non, dit Jocelyn, cela n'a jamais ressemblé à Henri Dunbar.

M. Frédérick Kerstall haussa les épaules.

— Je vous l'avais bien dit, murmura-t-il d'un ton confidentiel, la mémoire de mon pauvre père est partie. Désirez-vous voir le reste de tableaux ?

— Oh ! oui, si vous ne pensez pas que ce soit un trop grand dérangement.

M. Kerstall descendit un autre paquet de toiles sans cadres de la planche numéro deux, dont quelques-unes étaient des têtes de fantaisie et plusieurs esquisses de grands tableaux d'histoire. Il n'y avait plus que quatre portraits, et aucun d'eux ne révélait la ressemblance la plus faible avec la figure que Laure désirait tant voir.

Le vieillard faisait entendre son gloussement quand son fils exhibait les tableaux, et, de temps à autre, il donnait volontairement quelque fragment de renseignements sur ces œuvres d'art variées, que son fils écoutait avec patience et respect.

L'inspection terminée, lord Haughton et sa femme remercièrent chaudement l'artiste pour sa complaisance, et Philippe lui commanda la copie du tableau que Laure avait tant admiré au Louvre. M. Frédérick Kerstall conduisit ses hôtes jusqu'au bas du sombre escalier, et les vit monter dans la voiture de place qui attendait sous la porte cochère.

Et c'est tout ce qui résulta des recherches de Laure Jocelyn pour retrouver le portrait de son père.

L

LE VISITEUR DE LAURE

Il avait été convenu que lord Haughton et sa femme resteraient à l'étranger pendant une partie du mois d'avril, jusqu'à ce que les appartements qu'on faisait décorer à neuf à Jocelyn's Rock fussent prêts à recevoir les jeunes époux ; mais avant la fin de mars la santé de Philippe s'altéra complètement, à la grande inquiétude de sa femme.

On envoya chercher un médecin anglais, par condescendance pour la demande instante de Laure, et il resta seul pendant près d'une heure avec le comte. Il avait l'air très grave en sortant du cabinet de Philippe Jocelyn, mais il ne put rien dire à Laure, si ce n'est que son époux était malade par suite d'une extrême faiblesse, et qu'il avait besoin d'un repos complet aussi bien du corps que de l'esprit.

— Je croirais volontiers que son esprit a dû récemment être troublé, dit le médecin.

Mais Laure secoua la tête avec incrédulité.

— Qu'est-ce qui pourrait troubler l'esprit de mon cher époux ? dit-elle ; il a tous les moyens d'être parfaitement heureux ; à moins qu'en vérité le choc de la mort subite de sa cousine, l'an dernier, l'ait affecté aussi vivement.

— Je croirais assez que lord Haughton en a été affecté à ce point, répondit le médecin ; dans tous les cas, le repos lui est indispensable. L'air du pays natal pourra peut-être aider à lui rendre ses forces.

Laure savait que l'enfance de Philippe Jocelyn s'était écoulée dans les environs de Jocelyn's-Rock ; elle

fit donc tout ce qu'elle put pour hâter leur retour dans le comté de Warwick, même contre la volonté de son mari, car le comte avait une horreur invincible pour cette maison gothique couverte de lierre, perchée bien au-dessus des eaux jaillissantes, qui devaient tomber jusqu'à la fin des siècles, tomber, tomber à l'ombre de ces falaises.

Laure avait un second motif pour hâter son retour en Angleterre. Elle avait besoin de voir son père, qui lui avait écrit deux ou trois lettres très brèves, parlant assez légèrement de son accident de chemin de fer, et la priant de jouir de tous les plaisirs de Paris, sans s'inquiéter le moins du monde de son état momentané. Mais ceci ne satisfait point Laure. Moins elle aimait son père, plus elle était désireuse de s'efforcer de remplir envers lui ses devoirs de fille. Elle fut donc par conséquent, bien aise quand le train, descendant de Londres, arriva à la station de Shorncliffe par le froid crépuscule d'une glaciale soirée de mars.

Philippe s'était ressenti de la longueur du voyage de Paris jusque dans le comté de Warwick, bien qu'il eût voyagé par train express une grande partie de la route. Il était très silencieux et très pâle en offrant la main à sa femme pour monter dans la voiture qui les attendait dans l'intérieur de la station, et il se laissa tomber dans un coin du confortable véhicule, en poussant un long et profond soupir de soulagement.

Ah ! Dieu, combien l'amour et la richesse ont donné peu de plaisir à cet homme. Il a été égoïste toute sa vie, ne cherchant que son bonheur à lui ; et pourtant, il s'est senti misérablement incapable de conquérir le bonheur négatif que nous appelons la paix. Il était heureux maintenant de se rejeter sur l'égoïsme physique d'un malade. La vitalité de son esprit semblait s'être éteinte avec sa force physique. Il ne désirait qu'être couché, se reposer et se trouver seul.

— Laure, dit-il au moment où la voiture pénétrait dans les taillis du parc qui montent en tournant derrière Jocelyn's-Rock, je crois que l'ombre enveloppera toujours les habitants de cette maison. J'ai entendu raconter qu'aucun Jocelyn n'avait jamais connu le bonheur, depuis que Rupert Jocelyn, le Hanovrien, trahit, il y a plus d'un siècle, son frère le Jacobite.

On voyait des lumières dans toutes les principales pièces de la vieille maison. Lord Haughton et sa femme dînèrent dans cette même chambre où le comte avait passé la nuit le second jour de ses noces.

Le lendemain, de grand matin, avant que Jocelyn fût levé, Laure commanda un petit poney-chaise qui avait été acheté à son intention, et partit pour Maudeley-Abbey. De mauvaises nouvelles l'y attendaient. Le banquier avait été très malade, pris de fièvre et de délire durant la dernière quinzaine, et il ne faisait que commencer à aller mieux. Sa jambe se guérissait très lentement, mais il avait pu faire quelques tours dans sa chambre en se servant de ses béquilles.

Laure fut reçue dans l'appartement du malade.

Elle le trouva couché sur un canapé près du feu, et enveloppé dans une grande robe de chambre. Il était très changé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, et ses façons avaient perdu de leur ton dur et résolu. Sa voix était douce, parfois presque tremblante, et un éclat fiévreux brillait dans ses yeux. Mais, néanmoins, il traita sa maladie très légèrement.

— Ce n'est que cette insupportable retraite qui m'a battu, dit-il ; je suis un homme actif, et un emprisonnement continué dans quelques chambres est pour moi un certain genre de mort. Ma jambe devient plus forte, et je me rétablirai assez vite quand une fois je pourrai faire quelques tours dans le parc. Ne vous inquiétez pas le moins du monde à cause de moi, Laure. Si votre époux est malade, soignez-le ; il aura plus que moi besoin de votre sollicitude !

Laure soupira en entendant ces paroles. Bien portant ou malade, les sentiments de son père envers elle semblaient toujours être les mêmes, à peu de chose près. Il ne voulait pas être ennuyé par sa présence. Elle était libre de songer à ses propres affaires et de le laisser seul.

Elle quitta l'abbaye et retourna à Jocelyn's-Rock, réfléchissant avec tristesse à la conduite de son père pendant que sa voiture la ramenait chez elle.

Mais elle avait, dans le mauvais état de santé de son mari, un plus grand sujet d'inquiétude. On avait mandé par le télégraphe un célèbre médecin de Birmingham, et il était resté avec le comte pendant l'absence de sa femme ; elle alla dans le cabinet de travail qui avait vue sur le jardin, au-dessus de la cascade avant d'ôter son chapeau et son manteau. Un grand feu brillait dans l'âtre, et les journaux du matin étaient placés à côté du déjeuner du malade. Mais Philippe Jocelyn ne s'était pas encore levé. Ce fut un valet de chambre qui sortait de la pièce voisine qui en informa Laure.

Elle se rendit dans son cabinet de toilette, où elle ôta sa robe de voyage, puis erra dans les appartements regardant avec tristesse les vieux tableaux, les tapisseries fanées, d'étranges sculptures, qu'elle contemplait d'une façon bizarre et sans à peine les voir.

— Je pensais que Philippe m'aurait montré toutes ces choses, se disait-elle tristement ; ma nouvelle demeure me paraît aussi lugubre que si j'y étais revenue seule.

Il y avait trois salons à Jocelyn's-Rock qui donnaient l'un dans l'autre. Laure s'assit dans le plus petit des trois, le dernier, une jolie petite pièce avec des panneaux blancs et des sculptures dorées, et avec une bordure de fleurs peintes à l'ancienne mode, qui couraient autour de la corniche. Il y avait une fenêtre cintrée qui dominait les jardins, et une très curieuse vieille cheminée haute, admirablement sculptée et peinte en blanc comme le reste de la boiserie.

Il y avait du feu dans ce salon et dans celui qui suivait. Laure s'assit dans l'encoignure de la fenêtre et regarda les taillis en pente et les prairies qui s'étendaient au delà des grands lierres qui entouraient le parc et clôturaient les jardins de Jocelyn's-Rock. Elle n'était disposée à aucune de ses occupations habituelles, bien que cette chambre eût été spécialement préparée à son usage personnel, et que le piano, les livres, les instruments de dessin eussent été apportés de Maudeley-Abbey, et arrangés dans cette pièce par les mains attentives d'Elisabeth Madden.

La pauvre Laure était trop malheureuse pour donner aucune attention à l'œuvre de sa vieille nourrice. Elle était assise à cette fenêtre d'ancien style, regardant insoucieusement ce ciel froid du printemps et les sombres pins dans les taillis, et des larmes coulaient lentement sur ses joues. Elle était tellement plongée dans ses pensées qu'elle n'entendit pas le bruit des pas du domestique qui venait de la chambre adjacente, et elle ne sortit de sa rêverie que lorsqu'il fut tout près d'elle.

Laura frissonna de la tête aux pieds, et essuya vivement ses larmes.

Le domestique lui présenta une carte sur un plateau d'argent.

— Ce monsieur demande à voir madame pour affaire très particulières, dit le domestique.

Cette personne était M. Vernon, de Vert-Cottage, près Lisford.

Laure regardait cette carte avec étonnement.

— Je ne connais personne de ce nom, dit-elle.

— Ce monsieur dit qu'il est inconnu de madame la comtesse, mais il semble convaincu que madame le recevrait si elle avait l'obligeance de lire ce qui est écrit derrière la carte.

Laure retourna la carte de M. Vernon. Au dos, il y avait quelques mots griffonnés au crayon.

— Lady Haughton veut-elle avoir la bonté de recevoir M. Vernon pour des affaires d'une importance capitale pour lord H.

— Importantes pour mon mari ! s'écria Laure. Qu'est-ce que cela veut dire ? faites entrer de suite.

Le domestique alla chercher M. Vernon.

Laure arpentait la chambre, attendant avec impatience la venue de son étrange visiteur.

M. Vernon, alias Herr von Volterchoker, avait abandonné la magnificence habituelle de son aspect pour cette occasion unique. Il portait des vêtements noirs, il avait presque un aspect cléricale, ou ressemblait plutôt à un membre réprouvé de l'Eglise, qui s'était récemment lié à des grecs de haute volée. Ses manières étaient courtoises et sympathiques, presque